

Face-à-face avec l’apocalypse d’Hiroshima et de Nagasaki au Musée de la Réforme

Exposition L’institution genevoise propose une superbe et terrible exposition sur les bombardements atomiques d’il y a 80 ans.

Andrea Di Guardo

Cet été, l’humanité célébrait tristement les 80 ans des bombardements atomiques à Hiroshima et Nagasaki. L’occasion pour le Musée international de la Réforme et son directeur, Gabriel de Montmollin, de monter une exposition sur le sujet. Les quelque 450 objets, photos, installations et documents sélectionnés et réunis par le photographe et artiste genevois Nicolas Crispini depuis plus de quinze ans tentent de répondre à une question simple: «Qu’avez-vous vu à Hiroshima?» Au-delà de la terreur, l’apocalypse.

«Hiroshima et Nagasaki constituent un moment charnière qui nous a fait changer d’ère et d’époque, introduit Gabriel de Montmollin. Depuis 1945, l’humanité est capable de s’autodétruire et d’anéantir toute vie sur terre. De quoi réfléchir sur la notion d’apocalypse biblique et nucléaire.»

«Le budget de l’armement atomique a franchi le cap des 100 milliards de dollars, soit 10% de plus qu’en 2023», ajoute sombrement Nicolas Crispini. D’où l’importance de faire voir et de ne jamais cesser d’oublier les 6 et 9 août 1945.

Pilote américain effaré

C’est en ouvrant une porte de bois brûlé que l’on pénètre dans le cœur du propos. Une lumière blanche nous aveugle alors et le célèbre dialogue de «Hiroshima, mon amour» nous saute aux yeux: «Tu n’as rien vu à Hiroshima. Rien.» Ainsi, la question de l’exposition est déjà réglée? Non, comme nous le comprendrons plus tard.

Dans une première salle intitulée «Poussières», on découvre la reproduction géante d’un passage de l’Apocalypse de Saint-Jean réalisé pour la Bible de Luther. En dialogue, des premières photos historiques, dont une faisant figurer face à face un pilote américain effaré suite à sa participation à un essai nucléaire et des victimes des bombardements.

Au sol, Nicolas Crispini expose trois verres sur lesquels il a laissé se fixer la poussière de l’atmosphère,



Les visages des survivants des bombardements, et leurs témoignages audios, l’un des temps forts de l’exposition. Keystone/Salvatore di Nolfi

«Après Hiroshima et Nagasaki, peut-on encore y lever les yeux au ciel pour savoir le temps qu’il fera demain?»

Nicolas Crispini

Photographe et artiste genevois

phère, formant d’étonnantes figures. Car quelque part, à Hiroshima et à Nagasaki, c’est le ciel qui est tombé sur la tête des habitants. L’atome est autour de nous. Un extrait du discours d’Albert Schweitzer, grande figure du désarmement et Prix Nobel de la paix, peut être entendu.

La deuxième salle, «Ombres aveugles», porte, comme son nom l’indique, sur ces fameuses et terribles ombres retrouvées dans les deux villes japonaises, comme si la lumière avait figé sur le sol et les murs les derniers instantanés du monde libre. Avant de se désintégrer, les corps ont eu le temps de laisser une ultime trace derrière eux. On découvre également des coupures de presse européennes et américaines, célébrant au lendemain des bombardements une entreprise «réussie». Les photos des corps brûlés et des enfants abandonnés toisent ces félicitations pour l’éternité.

Une manière pour Nicolas Crispini de discuter des récupérations propagandistes américaines quelques années après Hiroshima et Nagasaki. Telles que

ces deux Japonaises, soignées de leurs brûlures aux États-Unis, comme pour entrer en réconciliation.

Révolution culturelle

«Après Hiroshima et Nagasaki, peut-on encore y lever les yeux au ciel pour savoir le temps qu’il fera demain?» se questionne Nicolas Crispini. En écho, une troisième et plus petite salle s’attache à rendre hommage au médecin Michihiko Hachiya, survivant du bombardement et auteur d’un journal dans lequel il décrit jour après jour, au-delà d’événements historiques majeurs, la lumière dans l’atmosphère, les jours suivant la catastrophe.

Plus loin, on commence à faire face à l’après-guerre. La victoire des Américains et la paix

créée par l’atome. Une antinomie. Changement de décor et de couleur dans cette quatrième salle, «Atlas 235». Nicolas Crispini expose une abondance de produits de pop culture dérivés des bombardements. Durant les années 50 et jusqu’à aujourd’hui, la bombe nucléaire est une révolution scientifique, mais aussi culturelle.

Combien de films, de comics, de jeux, de musiques ou encore de logos s’inspirent de l’atome? «James Bond», «Superman», «Donald Duck» mais aussi chez Kubrick, Blondie ou même Les Musclés, le champignon nucléaire est partout. Même et surtout dans le maillot de bain deux pièces, nommé «bikini» par son créateur Louis Réard cinq jours après un essai nucléaire sur un atoll du même nom aux îles

Marshall. Drôles, rassurantes, héroïques: les œuvres exposées par Nicolas Crispini démontrent à quel point l’image des bombardements se voulait positive.

Tristement captivant

Place à la pénombre pour finir, et à des témoignages audios de treize survivants des bombardements, nommés hibakusha au Japon. 99’000 d’entre eux sont encore en vie aujourd’hui. Leurs visages sont projetés sur trois grandes toiles. Autour, Nicolas Crispini a disséminé des topographies de lieux ayant accueilli un essai nucléaire. Des magnifiques et terribles images, racontant pour la plupart des histoires tristement captivantes.

Dont celle contée par le photographe genevois, au sujet du film «Le conquérant» (Dick Powell, 1956), mettant en scène John Wayne. «Lors du tournage, des essais nucléaires étaient réalisés à moins d’une centaine de kilomètres des caméras. Sur les 220 membres de l’équipe du film, 91 d’entre eux ont développé un cancer et 46 en sont morts. La légende dit que John Wayne ne serait pas forcément mort à cause de l’alcool et du tabac.» En arrière-plan d’une photo de tournage, on distingue presque un champignon nucléaire. Effrayant.

En cinq salles, tout est dit. L’insouciance, la souffrance, les dommages – et un certain pan de l’humanité disparu. Les regards en arrière sont très rapidement remplacés par les inquiétudes futures. «Au vu de l’actualité depuis 2022, cette exposition n’est pas forcément une commémoration: elle est très actuelle, concluent Nicolas Crispini et Gabriel de Montmollin. Il faut rappeler et faire voir ce que les victimes ont vécu, si ce mot veut encore dire quelque chose. Et dire: Plus jamais.»

Quant à la question au cœur de l’exposition, «Qu’avez-vous vu à Hiroshima?» lorsque les 99’000 hibakusha auront disparu, qui pourra y répondre?

«Apocalypses. Qu’avez-vous vu à Hiroshima?», MIR, Genève. Jusqu’au 11 janvier 2026. musee-reforme.ch

Hermeto Pascoal, disparition d’un géant du jazz brésilien

Musique Le compositeur, connu pour ses expérimentations foisonnantes, s’est éteint à 89 ans. Le Montreux Jazz l’avait accueilli en 1979.

C’est une partie du patrimoine du Brésil, et l’une de ses voix les plus singulières, qui s’en est allée le 13 septembre. Le compositeur Hermeto Pascoal – près de 2000 pièces instrumentales! – est décédé à l’âge de 89 ans, en figure des plus inspirantes.

Bien connu des scènes de jazz, il s’était surtout fait connaître à l’échelle mondiale en enregistrant avec Miles Davis, en 1970. Celui-ci, impressionné par la dimension visionnaire de sa musique, sa maîtrise technique d’innombrables instruments aussi, le qualifia même de «plus important musicien de sa planète». Du jazz, certes, mais Her-

meto Pascoal, alias le Sorcier, alias Santa Claus, alias Barbapapa, rapport à son look de Père Noël tropical que lui conféraient son ample barbe blanche et ses yeux rieurs, avait su embarquer ce terme vers des horizons complètement nouveaux, privilégiant la quête inassouvie de nouveaux sons à travers les musiques traditionnelles brésiliennes.

Outre la diversité instrumentale de ses arrangements, le natif de l’État d’Alagoas intégrait également dans ses morceaux les bruits de la nature, comme le son d’une averse, celui du cri des oiseaux, conviait d’étranges faiseurs de musique comme les

percussions d’outils du quotidien ou le chant obtenu de bouteilles en verre. Il osa pousser ses expérimentations sonores encore plus loin en faisant jouer des instruments traditionnels dans des situations totalement loufoques: une flûte plongée régulièrement dans l’eau à la cadence d’un rythme brésilien, ou encore un band jouant alors que des cochons vivants se baladaient dans le studio, comme pour son premier album «Slaves Mass» en 1976. Une soif d’innover et d’aller de l’avant à grandes enjambées qui venait peut-être d’un désir de rattraper le temps perdu. Né albinos en 1936 dans un



Hermeto Pascoal, une trajectoire singulière qui s’est achevée le 13 septembre. Georges Gobet/AFP

village, Hermeto passa des années caché par sa famille. Pour s’occuper, il s’adonne à la musique et apprend plusieurs instruments en autodidacte. Comprenez qu’il ne pourrait être lui-même dans cette région encore conservatrice, l’artiste en devenant s’installe à Rio dans les années 50, où il joue dans les clubs, la nuit.

Sa signature aussitôt reconnaissable – un mélange de jazz de l’époque et de musiques latino-américaines comme la samba – l’amène à parcourir les États-Unis lors d’une tournée qui sera majeure pour sa carrière. Il y rencontrera certains des plus grands, à l’instar de Miles Da-

vis. Mais Hermeto Pascoal demeurera un électron libre, refusant les étiquettes, en particulier celle d’un jazz trop nord-américain. En 1979, c’est le Montreux Jazz qu’il avait marqué avec son style refusant les catégories, les normes et les frontières.

Dévasté par le décès de sa femme, Ilza, en 2000, le compositeur a continué à publier plusieurs albums, dont le dernier, paru en 2024, était un hommage à son épouse disparue. Il lui avait fallu un quart de siècle pour trouver les mots et les sons qu’il voulait lui exprimer.

Nicolas Poinot